

LAURENT GRAFF

**IL NE  
VOUS  
RESTE  
QU'UNE  
PHOTO  
À PRENDRE**

LE DILETTANTE



Laurent Graff

*Il ne vous reste  
qu'une photo à prendre*

le dilettante  
19, rue Racine  
Paris 6<sup>e</sup>

**Couverture : Atelier Civard**

© le dilettante, 2007

ISBN 978-2-84263-256-4

J'ai cessé de prendre des photos il y a vingt ans, après la mort de M. J'avais à l'époque un Mamiya 35 mm de bonne tenue; je faisais uniquement de la couleur. Je remplissais des albums entiers. Partout où nous allions – dès que son état de santé le permettait, nous partions en escapade –, j'emportais mon appareil. Je fixais sa présence et en tirais une image, comme pour arrêter ou ralentir le temps, l'empêcher, comme des bâtons dans les roues. Chaque photo était une carte abattue dans la bataille que nous livrions. M. est morte un jeudi, le 7 septembre. J'ai rangé mon appareil et je ne l'ai plus ressorti.

La photographie, aujourd'hui, a perdu beaucoup de son âme avec l'avènement des

appareils numériques. Les photos n'ont plus ce caractère crucial et définitif qu'elles avaient du temps de la photographie argentique. Bonne ou mauvaise, une photo était irrévocable et était décomptée de la pellicule. Le développement du film révélait de manière implacable, dans l'ordre chronologique, images réussies et images ratées; impossible d'échapper à la sentence et aux statistiques. Même s'il était toujours permis de multiplier les photos et de renouveler la pellicule, chaque prise de vue avait une valeur unique, et représentait un petit miracle. La dernière photo avait un statut distinct, une saveur particulière. Bien souvent, elle était bâclée, expédiée, pour en finir au plus vite; mais parfois, elle était, au contraire, retardée, soignée, calculée, pour finir en beauté. Alors, on rembobinait.

À la mort de M., il restait quelques photos dans l'appareil. Je les ai prises en fourrant le boîtier sous un oreiller, comme on vide une bouteille dans un évier, pressant le déclencheur en aveugle.

Vingt ans se sont écoulés : l'équivalent d'une enfance et d'une adolescence. Je ne possède aucune image de ces deux décennies. Pourtant, j'ai bien vécu. J'ai fait de ma peine un domaine privé, un territoire intime. J'ai érigé des défenses, délimité un carré protégé, fondé une cité interdite à l'abri de murailles infranchissables, dressé un temple. J'ai perpétué ma peine en ces murs. J'ai eu des maîtresses, nombreuses, que je voyais de loin en loin; j'en ai aimé certaines, de manière périphérique, sans jamais toucher au cœur. Je me suis maintenu à distance, repoussant les incursions, pas toujours tendrement. Je suis resté seul.

J'ai voulu tuer le désir. J'ai pratiqué le sexe avec frénésie. J'ai cherché à connaître toutes les femmes : petites, grandes, grosses, maigres, jeunes, vieilles, blondes, brunes, blanches, noires. Aucune ne devait manquer à l'appel, il me les fallait toutes, au moins une de chaque, un échantillon, un spécimen. Heureusement, l'exhaustivité de ma quête avait ses limites et n'entraînait pas dans des détails ou des combinaisons

sans fin. Je ne pensais pas y arriver, j'ai atteint mon but. J'ai épuisé ma curiosité, réduit mon désir à une expression simple : un besoin fonctionnel ponctuel se manifestant à intervalles plus ou moins réguliers, assez espacés. Aujourd'hui, une paisible maîtresse me contente. Je le vis dans la sérénité.

J'ai gagné de l'argent. Trop pour un seul homme. L'aisance que procure beaucoup d'argent m'a rapidement embarrassé et ennuyé. Je ne savais qu'en faire. Le luxe me complexait. Participer à des œuvres caritatives aurait fait de moi un acteur ; je ne tiens pas à jouer un rôle, si minime soit-il, dans la marche du monde. Je me suis débarrassé de cet argent du mieux que j'ai pu, dans des investissements à long terme, et j'ai évité par la suite d'en gagner plus qu'il ne m'en fallait.

J'ai voyagé. Tantôt seul – la solitude s'accorde bien avec certains paysages –, tantôt accompagné, parce qu'il est agréable de se promener au côté de quelqu'un, de parler en dînant. J'ai fait l'expérience du



monde dans sa diversité et sa vastitude un peu comme j'ai testé les femmes ; j'ai, d'ailleurs, souvent associé les deux, profitant de mes voyages en solitaire pour goûter à de nouveaux paradigmes féminins. J'ai admiré, j'ai contemplé, j'ai arpenté, je me suis non pas imprégné, mais dissous, fondu, donné au monde, et prêté à tout. J'ai mangé du serpent, des criquets, du chien, des larves d'insectes, accompagnés d'alcools tout aussi extraordinaires. J'ai fréquenté toutes sortes de lieux et côtoyé toutes sortes d'individus. Mes seules limites étaient dictées par la préservation pragmatique, tant physique que psychologique, de mon être.

Oui, j'ai bien vécu. Je pourrais en terminer là, mourir demain, je n'aurais rien à redire. Mon amour de la vie a depuis longtemps intégré la mort. Il y a une chose qui me ferait plaisir : j'aimerais être surpris.

\*

J'ai rencontré Clara au supermarché. Nous étions dans la queue ensemble à la

caisse, elle était devant moi. Les hommes essaient toujours de faire rire les femmes. Une femme qui rit, c'est un peu une femme qui jouit. Il y a celles qui, timidement, sourient plus qu'elles ne rient, les lèvres pincées, les paupières clignotantes; celles qui rient ouvertement mais avec délicatesse, sans grand bruit, le visage rayonnant, des étincelles dans les yeux; celles qui rient aux éclats, grimacières, en se tenant le ventre; il y a aussi celles qui n'ont pas du tout le sens de l'humour et qui font la gueule. J'ai fait un peu le pitre et Clara a ri doucement.

Nous avons pris une consommation à la cafétéria du centre commercial, avec nos Caddies remplis à côté de nous. Nous nous sommes séparés sur le parking une heure plus tard – je craignais pour mes produits surgelés. C'était jeudi, en fin d'après-midi; samedi soir, nous étions amants.

Clara possédait un joli tempérament et une belle énergie; les mamelons très sensibles, capable d'orgasmes multiples, femme fontaine dans les bons jours, elle se

révéla habile au doigter anal, par contre se montra piètre suceuse, et ce, irrémédiablement, de manière atavique. Peu à peu, elle s'imposa. Elle devint une maîtresse régulière, puis unique. Je supprimai mes autres contacts, vidai mon répertoire, non sans éprouver une certaine délivrance. Je trouvai un peu de paix et de calme. Jusqu'à ce jour, la compagnie de Clara me satisfait pleinement. J'apprécie sa simplicité, sa pondération, son humeur stable et son hédonisme culinaire. Nous passons ensemble de douces heures ; nous nous séparons sans douleur pour retrouver nos vies célibataires. Nous nous voyons une à deux fois par semaine, juste ce qu'il faut. En général, après une petite sortie, nous allons ensuite chez moi. Nous nous embrassons très peu.

Nous parlons rarement et toujours de façon succincte de notre vie passée. Je sais que Clara a été mariée et a deux grands enfants, l'un vit au Canada, l'autre en Normandie. Il y a quelques années, elle a eu une infection pulmonaire, assez sérieuse ; elle a pratiqué le tennis. Nous discutons

plutôt du film que nous venons de voir, de cuisine, d'un prochain week-end, pourquoi pas Rome, ou Budapest, ou Athènes? Il arrive aussi que nous ne parlions pas du tout, sans aucune gêne; nous regardons les gens autour de nous en mangeant; par moments, nous nous sourions légèrement; je sers le vin. Nous payons chacun notre tour. Clara préfère que je conduise.

Elle n'est pas très jolie; non, elle n'est pas belle même, on peut dire; mais elle n'est pas désagréable à regarder; disons qu'elle a du charme. Elle s'habille de manière cohérente, des tissus toujours légers, fluides, qui s'accordent élégamment avec sa silhouette. Au final, elle dégage une certaine grâce.

Une chose m'épate vraiment chez elle : sa mémoire des chiffres. Je n'ai jamais vu ça! C'est prodigieux! Elle vous ressort des numéros de téléphone du bout du monde, des prix, des codes, des dates, des trucs que tout le monde a oubliés, que personne n'a même un instant consignés, c'est stupéfiant!

Elle s'est établie dans mon existence un peu comme un commerçant de quartier

dont la proximité est bien agréable et commode. Elle est devenue en quelque sorte indispensable à *ma vie locale*.

J'ai réservé notre séjour à Rome dans une agence Jet tours. Ils étaient en train de changer de système informatique, nous avons effectué la réservation manuellement. L'employée qui s'est occupée de moi a rempli tant bien que mal un formulaire à cases, avec d'infinies hésitations, s'excusant pour le temps qu'elle me faisait perdre – « Le code voyage, où je vais pouvoir trouver ça ? » –, elle n'avait plus l'habitude. « Ne nous envoyez pas au bout du monde ; à Rome, ça suffira. » Il n'y a pas si longtemps encore, je l'aurais sans doute invitée à déjeuner : « Vous êtes obligée d'accepter, si vous voulez que je vous excuse. »

Deux mois plus tôt, nous avons passé un week-end à Londres. Pour la circonstance, Clara s'était acheté un appareil photo jetable vingt-quatre poses, plus trois offertes. Elle tenait à « immortaliser notre passage dans la capitale britannique ». Le résultat fut

catastrophique, c'était une collection de flous artistiques et de doigts qui traînent et de mèches de cheveux qui volent devant l'objectif. Elle m'avait prévenu, la photo n'était pas son fort. En effet, j'ai pu le constater : c'était le moins qu'on puisse dire. « Ah ! Il y a quelque chose, dans celle-là ! ironisais-je. Un mouvement, un élan, une envolée lyrique... » Et je décrivais des courbes avec mes doigts. « C'est ça, moque-toi ! » Elle était très déçue.

Visiter en couple une grande ville étrangère est un vrai plaisir. Encore faut-il pour cela être accompagné d'une bonne marcheuse, bien chaussée, hors menstrues, aimant manger et boire, pas trop portée sur les musées, appréciant à l'occasion une petite halte sur un banc dans un parc. Éviter les râleuses, les traînardes, les asthéniques, les intellectuelles, les danseuses et autres accros de la vie nocturne, les blondes à balconnet trop voyantes. Se munir d'un guide pratique de format moyen, pouvant être rangé dans un sac à main de femme, par exemple.

Notre séjour à Londres s'était idéalement déroulé, jusqu'à l'avion qui était à l'heure à l'aller comme au retour. Nous avons même participé malgré nous à une manifestation pacifiste anti-américaine le long de la Tamise ; j'avais poliment refusé une pancarte que l'on me proposait de brandir, un portrait de George Bush affublé d'une petite moustache hitlérienne – « *No, thanks. Next time!* » Nous nous étions promis de « nous refaire un week-end », à l'automne. Notre choix s'est fixé assez vite sur Rome, que nous ne connaissions ni l'un ni l'autre. C'est seulement après avoir réservé le voyage que m'est venue à l'esprit – je n'y avais tout bonnement pas pensé avant – la locution latine *Tous les chemins mènent à Rome*.

\*

*Tous les chemins mènent à Rome*. Ces mots ne m'ont pas quitté. Ainsi, j'allais à Rome poussé par une nécessité, conduit par un chemin. Ce destin qui se révélait, revêtait

un caractère personnel et anecdotique, mais aussi, plus largement, transcendant et universel. La ville de Rome devenait une destination globale, un but désigné, un point de fuite et de rencontre essentiel. J'ai toujours eu la conviction qu'il existe de par le monde des parcours, des routes et des lieux privilégiés, chargés de sens et empreints d'harmonie. Dans cette géographie occulte, la vie apparaît comme un moyen de locomotion à bord duquel nous évoluons au gré des chemins.

J'avais réservé une chambre à l'hôtel Fontana, en face de la fontaine de Trevi. L'avion a atterri à l'aéroport Fiumicino à l'heure prévue. Une voiture de l'hôtel nous attendait. Un homme s'est présenté à nous dans l'aérogare en déclarant d'emblée qu'il était notre chauffeur, sans même s'être assuré de notre identité. Il connaissait nos noms ; nous l'avons suivi. Sur l'auto-route, ça roulait parfaitement bien ; puis, en ville, il y eut à peine quelques ralentissements. Intrigué, je demandai à notre chauffeur comment il nous avait reconnus



à l'aéroport. Dans un anglais approximatif, il répondit seulement qu'il avait vu nos photos.

Nous nous garâmes peu avant *piazza di Trevi* et nous gagnâmes l'hôtel à pied. Nous découvrîmes alors la fontaine, monumentale, grandiose, avec ses colonnes et ses bas-reliefs, ses statues émergeant d'un socle rocheux accidenté, creusé de mini-dépressions, où jaillissait l'eau en cascade. Des touristes en nombre s'agglutinaient autour du bassin, se faisaient photographe en train de jeter une pièce de monnaie dans l'eau, le dos tourné à la fontaine. Nous nous faufilâmes avec nos bagages dans le sillage de notre chauffeur, qui se retourna pour s'assurer qu'on était toujours là – ça suit? La façade de l'hôtel avait vue sur la fontaine; au dernier étage culminait une verrière qui abritait la salle du petit déjeuner. La réception donnait quasiment sur la rue, à l'image d'une petite boutique de quartier.

L'employée de l'agence Jet tours m'avait certifié, à propos de l'hôtel Fontana, qu'ils

avaient eu «de bons retours». «C'est déjà ça!», lui avais-je répondu. Le comptoir de la réception était enclavé dans un étroit couloir aux couleurs sombres menant à l'ascenseur. Notre chauffeur échangea quelques mots en italien avec le réceptionniste et s'éclipsa. «Bonjour monsieur! Madame! Vous avez fait bon voyage? Vous pouvez m'appeler Marcello.» Marcello, fine moustache noire et cheveux gominés, parlait un français tout à fait correct, avec un irrésistible accent charmeur. Clara et moi-même devions tomber pendant ces trois jours sous le charme des Italiens et de leur incomparable élégance. Je remplis une fiche de renseignements que Marcello rangea ensuite dans une pochette plastique dans laquelle se trouvait déjà une photocopie de mon passeport. Je me souvins alors que l'employée de Jet tours m'avait demandé une pièce d'identité; je lui avais fourni mon passeport. L'agence aura communiqué une copie à l'hôtel.

Des bagages encombraient le couloir devant l'ascenseur, des touristes en partance,

sans doute. Nous primes possession de notre chambre, au deuxième étage. La pièce était petite mais agréablement décorée, la salle de bains un peu ancienne – le carrelage était cassé par endroits et craquait sous les pieds. Je testai le matelas et notai en même temps le bruit incessant de la fontaine qui pénétrait par la fenêtre ouverte, derrière de hauts rideaux. La vue était splendide. Clara me rejoignit et s'accouda sur le rebord de la fenêtre à mes côtés. Nous jouissions d'un observatoire privilégié, englobant toute la place, surplombant de manière souveraine l'activité grouillante qui régnait autour de la fontaine. On distinguait bien les trois rues – *tre vie* – qui convergeaient vers la place.

Clara alla à la salle de bains. Je restai à la fenêtre à contempler le spectacle. Comme un décor de scène, la fontaine masque le mur du *Palazzo Poli* sur lequel elle s'appuie, s'offrant au public dans un effet théâtral grandiloquent. Au centre, campe Neptune ; devant lui, deux tritons aux côtés de chevaux, l'un représentant la

tempête, l'autre, la mer au repos. Les dimensions imposantes de l'ouvrage se trouvent accentuées par la relative exigüité de la place. Selon la tradition, jeter une pièce de monnaie dans le bassin est un gage de retour dans la Ville éternelle, une espèce d'assurance-vie. Les touristes en profitent au passage pour faire un vœu, en supplément, un petit bonus, on ne sait jamais. On ne manque pas d'immortaliser le geste en prenant une photo. On se place dos à la fontaine, sa pièce à la main, prêt à la lancer par-dessus son épaule, solennel, poseur, à l'instar des célébrités politiques déposant leur bulletin de vote dans l'urne sous les flashes des journalistes; en général, les passants s'arrêtent gentiment le temps de la mise au point et du déclic. Je remarquai dans la foule un photographe professionnel, équipé d'un appareil numérique et d'une imprimante portative en bandoulière, qui proposait ses services aux touristes.

Nous sortîmes. Il faisait incroyablement beau et chaud. Nous avons quitté Paris le